

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

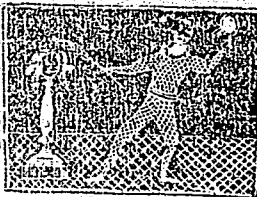
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Publié hebdomadairement par { N. AUBIN, Editeur. } Résidence, N. 177. r. S^{te} Valérie
{ A. JACQUES, Imprimeur. }

CONDITIONS.

Ce journal rédigé par un Flâneur paraît autant que possible chaque Samedi. Le prix en est de quatre sous par exemplaire. L'abonnement est de 15 sous par mois. Le bureau éditorial du Flâneur est établi en toutes les promenades, rues et places publiques. On y trouve l'éditeur lorsqu'il y est. *No admittance except on business.*



ANNONCES.

Comme nous vivons dans le siècle des progrès et de la réformation, le Flâneur, désireux de montrer l'exemple en encourageant les talents, paiera toute annonce, digne de figurer dans ses pages, à raison de 4 sous la ligne. Toutes communications etc. pourront être laissées chez R. DEVERAY où, l'on peut, entre autres rafraîchissements, acheter le Fantastique.

Je n'obtiens ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. I.]

QUEBEC, 11 AOUT 1838.

[No. 28.]

Mélanges.

LE CHEVEU ROUGE.

Vous allez voir dans quel abîme de malheurs peut tomber un homme qui a celui d'avoir des cheveux rouges, et que les vôtres se dressent d'horreur à ce récit! Jusqu'à ce jour, la couleur ardente de la chevelure a passé pour un simple désagrément aux yeux de quelques uns, pour un genre original de beauté au goût de quelques autres, qui ont d'excellentes raisons pour penser ainsi; mais jamais on ne l'avait considérée sous son véritable point de vue, celui des dangers et des tragiques aventures qu'elle peut entraîner.

Voquez et jugez . . . Un cheveu rouge a conduit sur le banc de la prévention deux personnes, la triste mère Boivét et l'infortuné Joseph, le plus rouge de tous les ouvriers ébénistes du faubourg Saint-Antoine. Un cheveu, un simple cheveu rouge a jeté la discorde dans un ménage et l'inimitié la plus implacable entre deux amis. Écoutez le père Boivét.

Boivét. Mon juge, vous voyez ce rougeot qu'a comme qui dirait des crins de carotte sur la tête, vous ne savez pas ce qu'il a déversé dessus la mienne . . . Ah! non, vous ne savez pas!

Joseph. Quand vous aurez fait connaître à tout le public l'accident que je vous ai procuré, tu seras ben plus avancé, pas vrai?

Boivét. Joseph, ne me tutoie pas . . . Joseph ne me tutoie pas!

Joseph. C'est bon! on te dira *vous*, si ça te fait plaisir . . .

La femme Boivét. A-t-on jamais des jours de la vie vu un homme plus stupide que mon époux! . . . se fâcher avec un ami, pour un cheveu! faire des esclandres, des procès, des horreurs à sa légitime épouse.—Ah! c'est stupide.

Boivét. Madame je donnerais cent sous pour n'être que stupide et pas autre

chose Mais grand Dieu ! grand Dieu ! vous y avez mis bon ordre, vous et votre complice.

La femme Boivet. Allez ! vous devriez rougir

Boivet. Vous m'aimeriez mieux si j'avais cette faiblesse on sait que les rouges vous conviennent Fi ?

Joseph. On est ce qu'on est, Boivet des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer

La femme Boivet. Ne lui parle pas, Joseph, c'est un féroce.

M. le président au mari. Allez-vous bientôt faire votre déposition ?

Boivet. Je demande pas mieux, mon juge Vous saurez, pour en finir, que ce rouge-là est mon ami le plus intime depuis dix ans, et que cette femme est ma seule et unique moitié Voilà qu'étant ébéniste et voyant Joseph pas heureux, je le prends dans mon atelier C'est un beau trait, j'espère !

Joseph. Pardi ! t'avais besoin d'ouvriers et tu m'as pris, comme un premier venu, voilà tout.

Boivet. Ingrat ! tu joins l'ingratitude au manque de reconnaissance !

Joseph. Par exemple ! vous m'avez payé, j'ai fait votre travail, quittes.

Boivet. Que trop, tu l'as fait, mon travail, que trop !

Joseph. Alors c'est vous qu'êtes l'ingrat.

Boivet. Je m'entends, c'est toi qui fait celui qui ne comprend pas.

La femme Boivet. N'y réponds pas, Joseph ! laisse-le dire.

M. le président. Si vous ne voulez pas expliquer les motifs de votre plainte, allez vous asseoir.

Boivet. Que si ! que si ! je le veux, mon juge. Je vous disais que j'avais pris chez moi, comme ami et comme ouvrier, Joseph-le-Rougeot Ces hommes rouges, faut jamais s'y fier C'est bon, je me doutais de rien du tout je le laissais quelquefois seul le soir à l'atelier avec ma femme.

La femme. Pour aller boire et venir me cogner.

Boivet. Madame ! vous en étiez digne comme vous allez le voir, messieurs les présidents Un soir en rentrant, étant de bonne humeur, je m'approche de mon épouse pour l'embrasser

La femme. Pour me frapper

Boivet. Pour vous embrasser, madame Et qu'est-ce que j'aperçois au beau milieu de ses cheveux noirs ? un cheveu rouge, messieurs, un cheveu rouge ! A qui qu'il pouvait être, je vous le demande ?

Joseph. C'était le vent qui l'avait mis là.

La femme. C'est en balayant la boutique que je l'aurai fait voler.

Boivet. C'est ce que je m'ai dit d'abord : aussi j'ai rien dit. J'ai pris tout bonnement, et sans faire semblant de rien, le dit cheveu rouge, et je l'ai serré silencieusement dans mon gousset. Mais ça m'a ouvert les yeux, j'ai conçu de noirs soupçons et j'ai surveillé les coupables ; si bien qu'un autre soir je les ai surpris en flagrant *débit*.

La femme. Débit débit qu'est-ce que ça prouve ?

Boivet. Je vous dis que vous et Joseph vous vous embrassiez très-bien, très-bien.

Joseph. De simple amitié pas davantage.

La femme. Il m'embrassait de force, j'en lève les deux mains.

Boivet. Suffit j'en ai assez vu Quand on embrasse un rouge comme ça on est capable de tout

M. le président. Et vous n'avez pas d'autres preuves de l'infidélité de votre femme ?

Boivet. Que si, mon juge, que si s'il vous faut une preuve, vous l'aurez J'ai apporté dans mon gousset le cheveu rouge du coupable je vais vous le montrer.

Boivet après avoir long-temps fouillé dans son gousset, l'avoir tourné et retourné

vingt fois, trouve enfin le cheveu accusateur, le saisit entre deux doigts et pousse un cri de stupéfaction Oh ! sapristi ! s'écrie-t-il, c'est un cheveu blanc il aura blanchi depuis deux mois que je le porte dans ma poche ! Oh ! sapristi !

Les deux prévenus sont renvoyés de la plainte au milieu des rires bruyans de l'auditoire. Le mari, condamné aux dépens, se retire en montrant aux curieux empressés autour de lui le cheveu métamorphosé, et répète piteusement : " Il a blanchi, sapristi ! il a blanchi ! "

LE FANTASQUE.

QUEBEC, 11 AOÛT 1838.

Nous avons annoncé notre intention de publier immédiatement le *Fantasque* en anglais, mais d'autres arrangemens imprévus nous ayant empêché de le faire aussitôt, nous nous voyons obligés d'attendre pour cela jusqu'à la fin du présent mois. Des listes de souscription sont laissées chez Mr. Deverry, à la bourse et en tous les autres dépôts du *Fantasque*. Si un nombre suffisant de souscripteurs peuvent être recueillis d'ici au 1^{er} septembre, la publication projetée sera immédiatement commencée et établie sur un pied stable.

Lord Durham prend goût au métier de vice-roi, du moins si l'on en peut juger par les dispositions qu'il fait pour un long séjour en notre pays. Outre les entourages tout-à-fait aristocratiques dont il a orné sa résidence, il vient d'en décorer le dôme d'un majestueux pavillon britannique ; c'est une idée que nos stupides gouverneurs n'avaient pas encore eue ; je vous le dis : Lord Durham est l'homme qui sait faire marcher les améliorations à pas de géant, et en peu de tems il a bien su changer la face des affaires et surtout la façade du parlement ! tout prend un air de dignité inconnu auparavant, il n'est pas jusqu'au lion des armes royales du fronton qui n'ait l'air cent fois plus rébarbatif que jamais ; enfin on ne s'y reconnaît plus devant la Chambre d'Assemblée. Dieu ! qu'il est difficile de se débarrasser des vieilles habitudes . . . ! j'aurais dû dire : Palais Durham ! car après tout chacun sait fort bien aujourd'hui que nous n'avons plus de Législature, que Lord Durham et sa valetaille sont à la place de la Chambre d'Assemblée, que les cuisines ont remplacé le vieux Conseil (qui est maintenant en fort bonne odeur) et qu'enfin le tout est entouré de garde-fous.

A PROPOS DE STEAM-BOAT.

J'entre parfois dans des accès de colère qui feraient envie à notre gouverneur. Au fait, peut-on rester sans-cessé calme, posé, à la vue des vicissitudes des choses humaines et de l'injustice de la nature et du destin qui donnent tant aux uns et si peu à d'autres ! Que d'insoucians optimistes s'écrient à chaque instant : tout est bien ! je ne vois rien là de fort mal ; mais au moins qu'ils me laissent à mon tour crier : Tout est mal ! si j'entrevois dans tout ce qui nous entoure des maux sans fin, des injustices sans borne ; quand je vois les imbéciles humains avaler les pilules les plus amères après qu'on les a obligés de les dorer eux-mêmes. Imaginez-vous, chers lecteurs, que ces noires réflexions me sont venues l'autre jour comme je passais dans la Basse-Ville, à la vue de ce bateau-à-vapeur, le *John Bull*, qui se dandine si paresseusement sur les eaux bleues et limpides de notre beau St. Laurent !— Savez-vous, me dit un passant, que ce *steamboat* est loué par Lord Durham à raison de cent louis par jour ? — Je n'en savais rien, mais il en est bien capable, ce Lord Durham ! Cent louis par jour pour ne rien faire, pensai-je à part moi, c'est ce qu'on peut appeler de la flânerie et de la bonne ; l'eau m'en venait à la bouche. Et comme la moindre des choses fait trotter, trotter, trotter mon esprit, le voilà chevauchant sans frein ni respect à propos d'un *steamboat* et à peu près dans cette allure :

Ah ça ! je crois vraiment que Lord Durham se moque du public, (et surtout du public anglais) avec son steamboat à cent louis par jour pour flâner royalement sur les eaux, pire que le dōge de Venise, tandis que moi, flâneur-en-chef, dont les services publics sont, jusqu'à ce jour au moins, plus palpables que les siens, je n'ai pas seulement un pauvre petit âne pour aller de côté et d'autre à la quête des nouvelles dont je dois égarer chaque samedi mes fidèles lecteurs. C'est à mourir de dépit ! On dit que Lord Durham est fin : peste, moi je dis qu'il faut qu'il soit superficiel ou que les ministres soient passablement obtus, bûches, canards, pour s'être laissés emmieller de cette manière.—Je ne veux pas de salaire ni pour moi ni pour mon secrétaire, mais vous paierez mes frais, a dit Lord Durham.—Tope ! ont répondu les ministres. Et voilà notre finassier qui s'en vient, muni de vaisseaux de ligne, de frégates à voiles, de frégates à vapeur, de corvettes, de transports, de cavalerie, de gardes de grenadiers, de gardes à l'eau froide, de secrétaires, de sous-secrétaires, d'aides-de-camp, de palefreniers, de chirurgiens, d'un conseiller en droit, d'une douzaine d'attachés, d'éditeurs de journaux, de généraux d'armée, d'un cuisinier de premier talent, d'un sommelier du dernier mérite, d'une batterie de cuisine toute neuve et luisante, d'une cargaison de champagne anglais qui n'a jamais servi, d'une armée de quatre-vingt valets et de près de quinze mille hommes d'infanterie ; le voilà, dis-je, qui s'en vient tambour battant, poëles allumées, tranquilliser au moyen de ce petit appareil une province qui ne pensait vraiment pas plus à mal qu'une jeune cénobite.

Maintenant, je vous le demande, n'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut pour tranquilliser l'enser même ? Quant à moi, j'offre mes services à l'Angleterre aussi longtemps qu'elle le voudra sur le même plan, je ne lui demande absolument rien, (je suis généreux, désintéressé,) mais elle paiera mes frais. Je lui promets bien de ne pas prendre le steamboat à cent louis par jour et quand je devrais employer la goëlette de Mr. Simon, ou même aller à pied, je ne donnerai certainement point de pareils frais à payer à l'Angleterre ; car après tout j'ai l'humanité de me dire qu'il faut bien des taxes, bien des sueurs au pauvre peuple pour donner cent louis à un steamboat pour ne rien faire. En vérité ce diable de steamboat me tient surtout au cœur : Ce bon *John Bull*, habitué à gagner honnêtement et franchement sa vie, a l'air de s'en mêler et de se trouver en mauvaise compagnie, car il aime l'activité, l'industrie, il hait de se voir ainsi plongé dans l'inaction ; sa graisse l'étouffera si cela continue. Pourquoi par exemple n'avoir pas donné la préférence au *Canada*, il n'aurait pas été fâché de se reposer un peu de ses courses avec le *Charlevoix*, dont il paraît essoufflé ; mais au fait le *Canada* n'a jamais gagné sa vie à ne rien faire ; pauvre *Canada* ! continue donc à suer, à souffler, à tourner péniblement ta roue, à traîner durement ta chaîne, à envoyer ta fumée et ta vapeur à tous les vents, c'est bien assez, du *John Bull* pour porter l'homme qui doit tranquilliser le *Canada*.

Voyez un peu comment s'y sont pris jusqu'à ce jour nos pacificateurs pour mener à bien leur fameuse entreprise. A peine arrivés, ils s'emparent de la Chambre d'Assemblée, la peignent, la frottent, la tapissent, la lavent (on sait que les volontaires l'avaient occupée,) et s'y logent en murmurant sur son exiguité ! Puis on ne s'occupe ni bals ni soupers, débuts ordinaires de la diplomatie. Hélas, n'est-ce pas là l'histoire de tous nos gouverneurs ? Ils nous ont fait danser d'abord bon gré mal gré, puis nous ont rassasiés. C'est un mauvais augure. Puis les parades dans les rues, où l'on faisait résonner les sabres sur les pavés, briller les galons et les décorations au soleil, puis les levers, puis voyant que cela n'avancait pas beaucoup les affaires quoi qu'on ait donné la clef des champs à des prisonniers qui commençaient à s'habituer à la réclusion, et qu'on en ait envoyé d'autres aux Bermudes, ce qui déplaît à tout le monde, et enfin voyant que les félicitations dont on est avide n'arrivent pas, assez vite de certain côté, milord fait venir son Mr. Turton, ses Mrs. Buller, ses colonels couverts de gloire sur leurs habits, ses attachés.—Ah ça, dormons-nous Turton ? voyez

ons, quelle loi faut-il faire, t'ai-je amené ici pour te sucer les poncees? Celui-ci qui ne s'attend pas à une aussi brusque interpellation, s'ouille, embarrassé, dans ses poches et y trouve un vieux réglement de la police de Londres, il le déploie en hésitant et le met sur la table—Allons, c'est mieux que rien; Buller mets-y un sceau; celui-ci, qui croit entendre: mets-y un sot, place son nom au bas du chiffon et voilà comment à Québec il est défendu maintenant de se promener ivre dans les rues, de se baigner dans les places publiques, de battre les gens de la police, etc., etc. Puis après un semblable coup-d'état, on veut essayer ses forces en législation judiciaire. Afin de se raccommoier avec le bas peuple à qui les réglemens de police pourraient avoir déplu, on veut instituer une cour pour l'arrangement des petites dettes, tribunal qui lui manquait ici. Mr. Turton, qui est le chicancier-en-chef de la bande, bâcle une cour de commissaires en un clin-d'œil; mais voilà qu'un avocat de Québec, non point un Andrew ni un James Stuart, ni un Aylwin, ni un Duval, mais Dunbar Ross suffit pour renverser le pauvre tribunal! Vraiment à juger par les faits et gestes du nouveau gouvernement on s'imaginerait qu'il pensait trouver ici des hordes de sauvages en prépondérance; il est vrai qu'il y était autorisé s'il a lu qu'un de nos plus distingués magistrats et le premier aide-de-camp de lord Gosford avaient brigué l'honneur de se faire recevoir Hurons.

Après de si heureux coups d'essai on peut se reposer et visiter ses royaumes. C'est ce qu'on fit. Là comme maïs, bals, diners et discours furent à l'ordre du jour. Mais il paraît néanmoins que l'œuvre de tranquillisation ne s'opère pas aussi rapidement qu'on avait lieu de le croire, car frégates sur frégates partent et reviennent chargées de calmans sous la forme de régiments bien dressés, bien huilés, bien aîlés.

Combien tout cela va coûter à l'Angleterre, nul ne le sait, mais à en juger par approximation, on peut lui dire d'avance de préparer ses coffres, de tenir prêtes de belles pages blanches du livre de sa dette, surtout si cela doit durer, comme le dit notre gouverneur "cent ans, cinq cents ans, mille ans."

Allez, gouvernement de l'Angleterre, vous vous repentirez long-tems de ne m'avoir pas nommé gouverneur en la place de votre fameux Lord Durham et quand vous verrez les lions sur le trésor public arriver en bataillons serrés, vous vous mordrez les doigts mais il sera trop tard!

Il paraît maintenant que la discorde s'est mise au camp des Philistins à propos de l'adresse de loyaux à Lord Durham touchant les rentes seigneuriales que retire le séminaire de Montréal. Comme on le sait, cette adresse contenait à peu près ces mots: Si vous ne nous accordez pas le droit de ne point payer nos dettes nous nous révoltons! On sait que cette marque de fidélité déplut fort à notre gouverneur. Aujourd'hui les signataires de la fameuse adresse prétendent que cette phrase respectueuse y fut placée par distraction. Tudieu! quelles innocentes distractions il faut à ces messieurs! C'est peut-être aussi par distraction que les volontaires ne veulent point rendre leurs armes! La zizanie s'est glissée dans tout le parti à propos de ces malheureuses distractions. Les uns prétendent qu'ils ont signé les résolutions sans les lire; d'autres, qu'ils les ont lues sans les comprendre; d'autres, qu'ils les ont signées sans les approuver; d'autres enfin, qu'ils les ont signées et qu'ils persistent dans leur avoué, et voilà ce qui vient d'engendrer une guerre à mort entre des anciens amis. Je vois deux partis bien clairs dans cela: l'un qui dit: la vie plutôt que la bourse et l'autre la bourse plutôt que la vie. Comme l'existence de ces braves nous est à peu près tout ce qu'il y a de plus indifférent, disons avec ce bon Billy Shakespeare:

Now whether he kill Cassio or Cassio him, etc.

C'est avec plaisir que j'apprends que Mr. Duval est sur un bon pied au château; ce que le docteur Rousseau ne voit pas d'un mauvais œil, mais dont ce farceur, de Charlandrijt comme un bossu.

Un véritable enfant du sol est, comme on peut le voir par une annonce contenue dans notre affiche de ce jour, à vendre chez Mr. J. B. Corriveau, rue Lamontagne, N^o 5. C'est un fort beau castor vivant, qui vient du Saguenay ; il est gros, gras, bien portant et possède une queue dont un pacha serait jaloux ; il se distingue surtout par des manières qui font honneur à l'ancien hôte de nos bois et de nos rivières. Cependant on peut voir qu'il est chagrin surtout depuis qu'il entend dire que Lord Durham se propose d'établir ici des bureaux d'enregistrement, ce qui, selon l'opinion de cette bête (du castor,) doit favoriser l'achat et le défrichement des terres, attirer la population, avancer la civilisation, mais par conséquent reculer ces pauvres castors. Risée à part, on peut voir chez Mr. Corriveau cet intéressant animal qui est aujourd'hui, même pour le Canada, une curiosité.

EXECUTIONS ! EXECUTIONS !! EXECUTIONS !!!

Malgré l'assurance qu'avait donnée l'administration que le spectacle barbare de morts tragiques ne viendrait plus affliger l'humanité, j'apprends avec horreur que cette promesse était fautive et que dix-huit innocents viennent d'expié les crimes des coupables ! Le sang a été répandu ! .. Dix-huit têtes sont tombées ! ... Brrrrr ... ! j'en frissonne, du poil de mon chapeau jusqu'aux clous de mes souliers, quand j'y songe ! O Néron ! Marat ! Robespierre ! Han d'Islande ! Angers ! Editeur du *Herald* ! qu'êtes-vous, en comparaison de notre féroce gouverneur ? des anges, des agneaux, des colombes, des lièvres, des poules mouillées ! mais reprenons un peu nos sens afin de pouvoir, avec le sang-froid et l'impartialité de l'historien, commettre au papier de si lamentables événements et les transmettre à la postérité la plus reculée afin d'inspirer, s'il est possible aux petits-enfants de nos arrière-petits-neveux une saine horreur contre la tyrannie sous laquelle nous vivons et de leur léguer le soin de nous venger.

Il y a quelques jours, un léger bruit se faisait entendre sur le rempart près du château Durham, c'était peut-être quelque âme en peine qui venait errer en ce lieu et redire tout bas les douleurs de la captivité ; c'étaient peut-être les mânes de quelque aniant malheureux qui venaient murmurer une plainte mystique ; c'était peut-être quelque ange qui venait glisser à l'oreille de l'hôte des paroles de paix et de clémence, c'était peut-être quelque timide ménestrel, quelque zéphyre amoureux ... au fait je ne sais pas ce que ce pouvait être, mais ce qu'il y a de certain, c'est que lord Durham prit ce murmure pour le gloussement d'un coq-d'inde ! Voyez-vous ce seigneur n'est vraiment pas plus poétique que ... que ... ma foi, pas plus poétique qu'un marchand de charbon. Il entre aussitôt dans une fureur impossible à décrire. Son maître-d'hôtel est appelé, puis le garde-meuble Mr. Ellice.--Vous avez donc l'audace de garder de la volaille dans mon palais, ein ? je ne sais ce qui me tient de vous envoyer tous en enfer ! vite qu'on étrangle tous oies ou dindons autour de moi !

Ce pauvre Mr. Ellice tremblait pour les jours de toute la maison, jusqu'à ce qu'enfin, prenant les ordres du maître dans leur plus faible acception, il se contenta de condamner dix-huit bipèdes à avoir la tête tranchée. Arrêt qui fut dûment et promptement exécuté. Maintenant, messieurs Caron, Huot, Bédard et suite remerciez-moi de tout votre cœur pour avoir révélé ces horribles événements. Profitez de l'exemple, évitez le château puisque vous savez d'avance le sort qui vous y attend depuis que lord Durham ne veut pas de basse-cour.



La *Quotidienne* annonce avec emphase qu'elle a trouvé une faute dans notre dernier numéro. Elle ne veut pas que je dise que la *Quotidienne* soit bête, mais est bête ! elle ajoute à ce sujet que je pêche contre la grammaire ! eh bien, soit !

A voir la *Quotidienne* si scrupuleuse je supposais que le numéro d'un journal qui reproche une faute chez un autre devrait au moins en être exempt. Mais ô surprise !

ayant jeté un coup-d'œil rapide sur la petite feuille, je pus y compter plus de CENT VINGT fautes, dont un tiers au moins de barbarismes. Puis une foule de phrases de cette force: "Si des résolutions *pussent*, etc." "Il n'est pas un habitant où il ait passé qui, etc." "Comme un jury *trillé* est la chose la plus facile du monde." etc. etc. Mais je n'ai ni le tems ni le désir d'énumérer plus au long les phrases barbares et les fautes de la *Quotidienne*, vu que cela ne m'amuserait pas plus que mes lecteurs. Cependant, chère *Quotidienne*, si tu le désires, ou plutôt (si tu *l'aimasses* mieux :) si tu le *détrasses*, et que tu veuilles me payer ce travail assommant comme il le mérite, je te détaillerai les 120 fautes, puriste *Quotidienne*! Néanmoins, je crois qu'il vaut mieux ne point entrer sur ce terrain, ni ergoter sur les fautes de grammaire, car il me semble que nous aurions trop à faire probablement l'un et l'autre.



Le *Mercury* nous annonce pompeusement l'arrivée de trois moutons qui entr'eux ont quatorze cornes. Je connais une bien plus grande curiosité que tout cela. C'est un chien couchant qui à lui tout seul, en a plus qu'un troupeau de moutons de Derbyshire.

Je vois que la publication du *Courrier-Canadien* vient d'être reprise à Montréal. Je n'ai point encore vu ce journal, mais je pense qu'il doit être fort bien rédigé si l'on en peut juger par tout le mal qu'en dit la *Quotidienne*.

Aux Correspondants. Nous avons bien reçu la lettre d'UN COMMIS, mais il en dit beaucoup trop et beaucoup trop peu.

La lettre d'UN HONNÊTE HOMME n'étant accompagnée d'aucun nom, nous ne pouvons l'insérer, mais nous l'enverrons à son adresse, c'est-à-dire à Mr. T. A. Young qui peut-être en découvrira l'auteur auquel en ce cas il rendrait service en le corrigeant des médisances anonymes.

Boîte de Pandore.

MR. LE FLANEUR.

Veillez me permettre de vous suggérer une idée qui ne vous est peut-être point encore venue et qui, mise à exécution, pourrait tourner à votre avantage aussi bien qu'au notre. Nous, pauvres artisans, sommes entièrement privés des nouvelles du dehors aussi bien que de celles du dedans, nous n'avons aucun moyen de savoir autrement que par la rumeur publique ce qui se passe, même dans notre ville. Nous avons bien si vous le voulez les grands journaux, mais outre, qu'ils sont trop chers pour nous, leur politique est telle qu'il nous ont dégoûtés de leur donner aucun encouragement. La *Quotidienne* aussi vient bien au milieu de nous et son prix la met à la portée de tout le monde, mais, outre qu'elle est faite pour les lecteurs de Montréal, il me semble que le peu de nouvelles qu'elle contient sont fort souvent contredites, pour la plupart mal choisies, et si mal données qu'il est presque impossible de les comprendre. Ensuite ses matières éditoriales sont en général si grossières qu'elles ôtent tout le plaisir qu'on aurait à encourager cette publication. De plus, j'ai souvent vu dans ses colonnes des choses si immorales, que je ne comprends point comment des pères de famille qui ont à cœur les bonnes mœurs et la saine éducation de leurs enfans osent laisser entrer cette feuille dans leurs maisons. Il me semble donc que puisque vous avez une Imprimerie à votre disposition il ne vous en coûterait pas davantage de nous donner votre FANTASQUE une fois de plus par semaine et d'y inclure des nouvelles, ce qui vous permettrait de le vendre à meilleur marché, et par conséquent le mettrait, plus à la portée de la généralité des lecteurs. Enfin j'ose vous prédire que si vous suiviez ce plan ou quelque chose de semblable vous auriez un grand nombre d'acheteurs, même parmi mes voisins dont un grand nombre me paraissent désirer donner tout l'encouragement en leur

pouvoir à une feuille qui pourrait les amuser, les instruire et les tenir au courant de la politique et de ce qui se passe chez nous ou autour de nous.

J'ai l'honneur d'être,

UN ARTISAN.

[Nous tombons d'accord avec notre correspondant sur l'utilité d'une publication à bon marché pour la ville de Québec, mais il nous semble qu'une semblable entreprise qui ne peut réussir qu'au moyen d'un nombre considérable de lecteurs, ne pourrait que difficilement trouver assez d'encouragement dans notre ville pour en couvrir les frais. Cependant, afin qu'on ne nous taxe point d'indifférence envers le public, nous nous conformerons à son désir, autant du moins que nos moyens nous le permettront. Nous nous proposons donc de publier un *extra ou bulletin du Fantasque*, une fois par semaine; il sera composé des nouvelles les plus intéressantes, des articles des journaux du pays ou de l'étranger qui pourraient contribuer à l'instruction comme à la récréation de la classe peu aisée des lecteurs. Le prix en sera de deux sous. Le FANTASQUE continuera sur le pied actuel.]

MONSIEUR L'ÉDITEUR.

L'amour-propre est, hélas ! le plus sot des amours. (MME. DESMOULIERES.)

Sans avoir d'éloignement pour la politique, j'ai su me garantir de ses excès et garder, j'ose l'avouer avec orgueil, un louable juste-milieu; non-point un juste-milieu stupide comme celui que l'on désigne ordinairement ainsi, mais un juste-milieu approbateur; plus fin qu'on ne pense je flatte les uns et les autres, en sorte que je suis bien vu de tous, choyé, fêté et surtout respecté dans mes opinions, aussi me vois-je fort souvent le confident intime de mille intrigues plus amusantes les unes que les autres; des secrets même de haute importance me sont révélés et s'ils ne me sont pas toujours utiles, ils contribuent du moins à me récréer et par leur moyen je puis fréquemment servir mes amis. Je vous dirai donc en confiance, Mr. l'Éditeur, de prendre garde à vous car parmi vos anciens admirateurs vous avez aujourd'hui d'implacables ennemis; ennemis d'autant plus dangereux qu'ils sont cachés et que sous l'humble salut dont ils vous gratifient, sous le sourire gracieux avec lequel ils vous accueillent, une haine profondément irritée couve et n'attend que le moment propice pour se ruer sur vous et vous accabler. Déjà mille démarches ont été faites pour attirer contre votre journal l'œil irrité de la loi; des dépositions sous serment ont été faites; on a torturé des passages de vos écrits les plus ingénus on a cherché dans la phrase plaisante ou satirique un sens dangereux, un mépris de la loi, des tentatives de trahison contre le gouvernement; enfin ceux qui autrefois étaient vos plus zélés apôtres ont voulu démentir, sur vos pages les plus récréatives, toute la noirceur dont leur âme est saturée. Jusqu'ici, si je ne me trompe, leurs efforts ont été infructueux, mais, soyez en sûr, ils ne se laisseront point si vite et leur jalouse haine trouvera encore long-temps un aliment dans les traits dont vous pourrez les inquiéter. Au milieu de ces soucis de crainte pour votre repos j'en trouve aussi d'amusement. En effet, comment ne point sourire à l'aspect de ces mêmes hommes qui, ci-devant trouvaient votre journal railleur et spirituel, qui le prononçaient tous lieux, l'avaient toujours en poche pour le lire à tout venant, alors qu'il déversait le ridicule sur les excès d'antagonistes en politique; qui n'attendaient qu'avec la plus vive impatience l'heureux jour de publication, pour s'extasier sur la finesse de l'esprit, sur la causticité de la satire, sur la gaîté des descriptions; il est, dis-je, amusant au plus haut degré, de voir ces mêmes gens se récrier contre la hardiesse avec laquelle vous osez attaquer leur dignité, mettre au jour leurs ridicules, dévoiler leurs trahisons, exposer enfin leurs personnes à la risée publique.

Vous ririez, j'en suis sûr, de voir à quelle torture leur amour-propre est livré par les plaisanteries dont ils sont les objets.

Vous ririez comme moi, Mr. l'Éditeur, s'il vous était possible d'être témoin, comme je le suis des pépites menées au moyen desquelles ils pensent se garantir de votre censure. Les uns s'imaginent qu'en souscrivant au Fantasque, c'est-à-dire par le sacrifice manuel de QUINZE PAUVRES SOUS, ils détourneront vos traits; d'autres espèrent qu'en n'y souscrivant pas ils contribueront à votre ruine. Mais, monsieur, j'ose espérer que vous ne vous lasserez ni de vous et de leur point et que vos efforts, loin de se ralentir, ne feront que redoubler. Cependant ne négligez point ce que je vous disais au commencement de ma lettre, car, soyez sûr que des yeux après à la haine épient vos colonnes et ne manqueront point sous le moindre prétexte, de vous susciter de fâcheux embarras. Néanmoins continuez la marche que vous avez commencée et vous aurez, je vous le promets, l'approbation d'une grande famille, approbation qui j'ose le croire, vaut bien à vos yeux comme aux miens, celle de la *petite*. J'ai l'honneur d'être, monsieur, quoiqu'habitant la rue St. Louis, aujourd'hui comme autrefois,

UN LECTEUR ASSIDU.